

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Parmi les mille et un détails qui concourent à la parfaite élégance d'une toilette, la dentelle tient aujourd'hui une place des plus importantes. Toutefois, il faut un certain discernement pour ne pas commettre d'erreurs à ce sujet, car il y a des dentelles du matin et des dentelles du soir, des dentelles de grande cérémonie et des dentelles pour déshabillés coquets (de ces négligés qui réclament tant de soin). Lorsqu'il s'agit d'une toilette très-habillée, pour réunion d'après-midi ou fête de nuit, le choix de la dentelle a une importance considérable; il faut dès lors prendre garde aux points plats et aux points en relief, aux réseaux clairs et aux applications mates, etc.

« Rien n'est absolument beau dans ce qui doit orner la figure humaine, dit M. Charles Blanc; tout est relatif à la personne, à son caractère, à sa physiologie morale, sans parler de l'harmonie indispensable d'une parure aussi délicate que la dentelle et aussi remarquable sur le reste du costume. » Tout ce qui est *point*, en général, n'est à sa place que sur un habit de cérémonie; nous connaissons des écharpes et de longs voiles en point d'Angleterre qui comptent de nombreuses générations de propriétaires, qui ne sont jamais sortis de la même famille, et qu'on ne tire jamais de leurs précieux cartons qu'aux jours d'hyménée.

Les points de Gênes, de Venise, de Hongrie et d'Argentan sont, de temps immémorial, considérés comme étant des dentelles d'hiver; leurs beautés un peu massives s'accordent surtout avec le velours et les lourds tis-us. — Le point d'Alençon, les malines légères, sont de l'été; mais, vu leur importance, ces dentelles ne s'allient qu'à de somptueux vêtements. La dentelle de Bruges, les valenciennes, sont aussi bien accaparées par les lingères que par les couturières, et leur valeur, tout en étant de premier ordre, ne se peut comparer aux types qui précèdent.

Les guipures et toutes les dentelles de fil que les villes du Puy et de Mirecourt nous envoient sont de la monnaie courante; si l'on y joint les dentelles étrangères, telles que la guipure russe et le tulle anglais, on possède alors les éléments de garniture qu'il

est le plus convenable d'employer pour les costumes de toile et de fantaisie légère. Ce qu'on entend par dentelle au métier, dentelle de fantaisie, n'étant que de l'imitation, nous n'appuierons pas autrement sur leur valeur, qui est nulle d'ailleurs; une femme élégante ne consent pas facilement à les porter. Toutefois, il faut bien reconnaître qu'on les utilise fréquemment dans les garnitures plissées, alors que la beauté de la dentelle disparaît sous

la multiplicité des plis.

De toutes les garnitures qui servent à la toilette, la dentelle est la plus précieuse; aussi vaut-il mieux s'en passer que de la porter vulgaire. On tire toujours un honnête parti d'une dentelle de prix; nous avons, par exemple, vu employer un vieux Chantilly d'une façon on ne peut plus ingénieuse: on l'avait plissée très-finement et maintenue ainsi de cinq en cinq centimètres jusqu'à hauteur de vingt centimètres; nous devons ajouter que la dentelle mesurait trente centimètres de hauteur. Le bas, resté ballant, formait un frou-frou agréable. Ainsi disposée, la dentelle s'appuyait sur le bord d'un mantelet, coupée de place en place par quatre rangs de petites ruches de dentelle basse qui lui donnaient un caractère tout à fait mousseux.

La robe princesse est bien un peu tombée dans l'oubli depuis quelque temps; il n'est plus question aujourd'hui que de corsages plissés, de corsages à la vierge, de casaquins, d'habits Directoire avec le gilet de rigueur. La polonaise, cependant, tient

bon encore et conserve un parti puissant, celui des amateurs de la ligne pure et simple; puis elle est fortement soutenue par les femmes que la nature a trop richement douées d'ampleur. On ne peut, en effet, nier que ce vêtement n'amincisse beaucoup, par cela même qu'il allonge.

La mode des tabliers formés de volants ou de franges superposés se maintient dans les hautes régions de l'élégance. Nous conservons toutefois nos préférences pour la première disposition, et nous citerons, en ce genre, une toilette encore inédite. Elle est en grenadine noire à rayures à jour et rayure Pom-



P. N° 425. — CHAPEAU Léda.

padour. Tablier de volants de dentelle gris ille (noire et blanche); chaque tête masquée par une bande Pompadour. Un encadrement semblable forme les côtés du tablier; des draperies de grenadine coupée en biais partent de ce point pour se terminer derrière. La tunique retombe sur le jupon court en draperies légèrement contrariées, entremêlées de nœuds aiguillettes de tons assortis. Volant de dentelle sur tous les bords. Le corsage *bébé*, c'est-à-dire plissé au milieu devant et derrière, est garni d'un pierrot de dentelle grisaille fermé par un nœud. Manches duchesse ornées de même et ceinture de ruban Pompadour.

Les chaleurs nous ramènent invariablement, chaque année, la robe de mousseline blanche; elle est, cette fois, mieux accueillie encore que d'habitude. Le tablier composé de volants rehaussés de dentelle y fait merveille, et tous les corsages froncés ou plissés trouvent là vraiment leur place. Pour mieux dire, il n'y a rien de bien déterminé au sujet de cette charmante toilette et l'initiative personnelle a fort beau jeu dans l'affaire. Nous devons ajouter, toutefois, que les jolis entre-deux et bandes brodées en sont l'ornement naturel, ainsi que les coulissés avec rubans de couleur passés dedans. Lorsqu'on sort en robe blanche, le plus joli vêtement qu'on puisse y ajouter est une basquine ou casaquin en crêpe de Chine, brodé de soie de diverses couleurs.

La saison des bains de mer a amené une foule de tentatives plus ou moins heureuses en faveur du costume de bain. Nous avons vu plusieurs nouveaux modèles, sans pour cela nous sentir gagnée par tous les changements. Un d'entre eux, en sergé blanc, comprend un pantalon zouave fermé par un poignet sous le genou; la blouse, froncée sur empiècement, est garnie par devant d'une large bande rapportée qui ferme le vêtement. Les boutons, en os blanc, sont très-larges, et la ceinture, de même étoffe, se termine par un bouton pareil.

Voici, parmi les manteaux de bain, une des plus jolies dispositions que nous ayons vues: le vêtement est en tissu spongieux et chaud, à rayures chinées bleues et blanches. La forme est flottante devant et les deux parties se croisent largement. Une garniture de canevas éceru, avec broderies Renaissance de plusieurs couleurs, entoure le cou et suit les bords du devant. Les manches larges et un grand capuchon terminé par un gland sont ornés de même. Ce modèle très-confortable a fort bon air.

La coiffure de bain se présente sous plusieurs formes; mais la nageuse expérimentée, qui cherche à éviter toute espèce de gêne, continue de se coiffer du bonnet de caoutchouc, dans lequel tous les cheveux sont renfermés et à l'abri de la vague. Les femmes qui aiment à faire du genre adoptent toutes les coiffures qui les rendent jolies: aussi voit-on des bonnets de police, des chapeaux ronds, des passes « cabriolet », des cloches, etc.

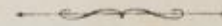
On porte toujours, pour entrer dans l'eau, des souliers avec de longs colthurnes en ruban de couleur plusieurs fois croisés et enroulés autour des jambes.

La mode a souvent deux manières de voir pour le même objet; on en trouve la preuve tous les jours. Aujourd'hui encore elle le témoigne hautement à propos de la question des cheveux. D'un côté, elle encourage la coiffure simple et qui dégage la nuque; d'un autre côté, elle prêche en faveur des marteaux, des boucles légères et des catogans allongés. Mais il faut s'entendre et rendre justice à qui de droit.

La mode n'a vraiment pas tort dans cette circonstance, et nous devons l'écouter lorsqu'elle nous conseille de disposer nos cheveux suivant le principe qui a réglé notre habillement. Ainsi, le genre veut maintenant qu'une femme qui se pique d'élégance soit coiffée « court » et « plat » pour les sorties à la ville; elle adopte ensuite un terme moyen pour le diner et la soirée passée chez elle. Mais il est de bonne logique de porter une coiffure apprêtée, recherchée même, pour aller au bal ou à l'Opéra; les coques, les longues boucles et tout ce qui présente un volume

caractéristique est d'un effet plus seyant pour de blanches épaules. Enfin, il est de bon ton de laisser flotter ses cheveux dans une résille, — afin de les reposer sans doute, alors même que ce sont des cheveux ajoutés, — lorsqu'on est à la campagne, dans une ville d'eaux ou à la mer.

Mary d'AUBERVILLE.



Description des gravures dans le texte.

P. N° 425.

CHAPEAU *Leda*. — Paille de riz blanche, de forme abaissée sur le devant et relevée derrière. Large touffe de roses, de tons variés, posée en cache-peigne, et grande plume amazone, toute blanche, enroulée autour de la calotte.

DG. N° 898.

TOILETTES DE DEMI-DEUIL. — 1. Costume de taffetas grisaille. — Forme princesse, avec plastron coulissé sur le devant et milieu du dos plissé par en bas. Une écharpe de même étoffe est drapée en biais autour de la jupe et se termine sur le côté derrière par un nœud retombant. Un biais de taffetas borde le décolleté carré sur le devant du corsage et tourne derrière de manière à simuler un col marin. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille à passe relevée d'un côté, garni d'un piquet de fleurs des champs. — Prix du patron épinglé: 4 francs.

2 et 5. Costume de faille noire et pékin de soie à rayures noires et blanches, présenté sous deux aspects. — Jupon à traîne, en pékin, entouré de trois petits volants de faille noire plissée. Le milieu du devant est plissé, ce qui rapproche la rayure et fait paraître les raies plus fines; le bas est coupé par une écharpe de faille noire, dont le bord inférieur est orné de deux rangs de franges clochettes. Deux autres écharpes semblables sont drapées par derrière: l'une d'elles part du milieu de la taille et recouvre en partie le côté droit, l'autre sort de la ceinture gauche; toutes deux se réunissent par un simple nœud au bas de la traîne. Des franges clochettes en suivent les bords. — Le corsage, en partie double vers le bas, est en faille noire et semble posé sur un corsage de pékin beaucoup plus long devant. Des flots de ruban noir en garnissent le milieu, tandis que la partie qui est en pékin se trouve fermée par des boutons. La couture du milieu du dos est ouverte depuis la taille, et des revers de pékin se rabattent sur ses bords. Un parement de faille, fermé par des nœuds, entoure la manche. — Chapeau de paille grise, garni d'un bandeau de gaze bouillonnée. Plumes noires au sommet et plissés de crêpe gris disposés en cascade sur le côté derrière; brides grises. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

3 et 7. Costume en jolie fantaisie de laine grise et faille de ton gris plus foncé, présenté sous deux aspects. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant de faille plissée et d'une garniture de feuilles faites avec l'étoffe. — Tunique ou secondè jupe: le bord inférieur découpé en languettes qui reposent sur un faux ourlet de faille dentelé. Le côté droit de la tunique est bordé d'une bande de faille, et cette partie est relevée assez haut derrière, où elle forme un pli arabe. — Corsage à basques dentelées comme la tunique, avec plastron-gilet en faille, encadré de boutons assortis. Col rabattu de même étoffe. Doubles bracelets de faille et de lainage au bas des manches. — Capote de paille: le fond recouvert d'un fillet de soie à franges muguet tombant sur le côté droit de la passe. Touffe de plumes au sommet et grappe de coques de ruban sur le côté gauche. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

4 et 6. Costume de faille, barège et satin noirs, présenté sous deux aspects. — Jupon à traîne, en faille, entouré d'un volant plissé et de feuillets exécutés avec l'étoffe. — Poloraie en barège, avec plastron de satin plissé sur toute la longueur du devant et au milieu du dos sans dépasser le buste. Ici viennent se rattacher les draperies pouffées de la tunique, qui demeurent fixées par des bouclettes de satin. Une passementerie noire, en soie floche et paillettes d'or, encadre toute la partie de satin devant et derrière. Une frange de cordonnet, mélangée de paillettes semblables, entoure le bas du vêtement. Parement de satin plissé au bas des manches et plissés de faille sur les bords. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille noire, garni d'une demi-couronne de feuillage et de fruits; frange de chenille noire et



1532

J. D. Assier

A. Leroy imp. r. des Mairies, 66.

A. Bohey

Ad. Goubaud & Fils. Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, 3.

Coiffures de M^{me} Käntig Adolphe, r. Monsieur, 19. Mercerie et Rubans des Grands Magasins
 des Galeries-Choiseul, r. N^o des Petits Champs, 36. Etroffes pour Dent des Magasins de La Seabieuse, rue de la Paix, 10.
 Couture Régente et Jupons de M^{me} De Vertus Sœurs, r. Aubert, 12. Lait Antiphlogistique de Candès & C^{ie} Boul. S^t Denis, 26.

Entered at Stationer's Hall.

paillettes d'or au bord de la passe. — Prix du patron épinglé du costume : 8 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1532.

TOILETTES DE VISITE ET RÉCEPTION. — 1. Costume de casimir blanc « bordaux » et faille grenat. Le jupon se compose d'une partie en faille, qui est la traîne, et d'un grand ourlet sur le devant; celui-ci est complété par un panneau de casimir placé du côté gauche, avec garniture de boutons. La partie principale est toute en casimir. Le devant se termine par deux rangs de franges légères; les côtés, garnis d'un large dépassant de faille, sont drapés en deux plis réguliers, fixés à la tunique. Cette partie, qui forme le derrière du jupon, tombe tout droit; ses bords sont garnis d'une frange. — Corsage à plastron de faille plissée devant et derrière, s'arrêtant court très peu après la taille; le bas du corsage se termine par un plissé de faille. La manche, presque plate, est ornée, sur la couture, d'un soufflet de faille toute plissée, encadrée de boutons assortis. — Mantille-visite de même étoffe; les bords et les coutures bordés de faille, avec boutons de même couleur. Une ceinture de ruban passe à travers des œillets pratiqués au bas du dos et fait le tour de la taille, renfermant les pans du mantelet sur le devant. Une frange mastic entoure tout le vêtement. — Chapeau de paille d'Italie à passe peu sensible; piquet de mauves et feuillage naturel sur le devant, et nœud de ruban grenat derrière. — Patron épinglé : 10 francs.

2. Robe princesse en faille et linon bleu pâle, à longue traîne rajoutée, avec garniture de volants plissés. Le corsage est ouvert en châle et encadré d'entre-deux en broderie blanche, avec volants de même nature formant dentelle. Les devants de la robe sont rayés de bandes semblables avec volant pareil. Le dos du corsage, rayé comme le devant, constitue une double tunique qui se détache du jupon à partir du dessous des bras. L'une des tuniques est le prolongement du côté gauche; elle recouvre la traîne et se termine par une pointe, dont le bord est entouré d'entre-deux et de dentelle. La seconde tunique, garnie de même, se trouve ramenée, du côté gauche, par dessus la précédente; elle forme une sorte de pouff que soutient une écharpe de ruban nouée de côté; cette écharpe coupe le devant de la jupe. Manches à sabot ornées d'entre-deux et de volants brodés. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Description du patron coupé.

Annexe spéciale des éditions N°s 2, 3 et 4.

COSTUME DE JEUNE FILLE. — Ce patron est celui du modèle représenté sur la gravure DG. n° 898 (fig. 1), qui se trouve, ainsi que sa description, dans le présent numéro. — Il se compose de quatre morceaux :

1. Devant. Se coupe de droit fil sur la poitrine; faire une pince à l'endroit indiqué.
2. Petit côté. Se réunit au-devant à l'endroit indiqué par un cran. Il faut mordre sur la couture à la taille afin de bien dessiner celle-ci.
3. Dos, sans couture au milieu. Ce morceau doit être taillé avec l'étoffe double. Les plis sont assujettis à l'intérieur par un cordon.
4. Manche.

L'écharpe a un mètre de longueur sur 65 centimètres de largeur.

Description de la figurine coloriée L. n° 175.

Annexe spéciale à l'édition n° 4.

TOILETTE DE VISITE À LA CAMPAGNE. — Costume court en fantaisie légère, genre écossais sur fond mastic, pour jeune fille. — Jupon ras-terre, entouré de trois volants plissés. — Polonoise de coupe princesse, garnie d'un col rabattu en foulard bleu pâle, clos devant par un nœud de ruban; le vêtement est fermé par une ligne de boutons bleus, et ses bords inférieurs sont, tout autour, ornés de dépassants bleus. Les côtés sont drapés et retenus dessous par des cordons qui en renvoient l'ampleur derrière. La traîne du dos, qui se termine en pointe, est relevée de côté par un nœud; un autre nœud est placé plus haut du côté opposé. La manche est terminée par un volant plissé, que surmonte un parement croisé sous des nœuds de ruban. Lingerie plissée. — Chapeau rond, genre cloche, garni d'une touffe de

plumes blanches posée devant; un petit bouquet de myosotis, accompagné d'un nœud de ruban bleu, retient le pied des plumes. — Même ruban autour de la calotte, avec nœud et myosotis derrière. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

ÉCHOS DE LA MODE

Cette saison de déplacement est aussi celle de la toilette. A quoi passer le temps aux eaux à moins de s'habiller!... Savoir s'habiller, tout un art d'où dépend le bonheur ou le malheur de bien des existences féminines! Avec cet art, une femme de trente ans peut rester stationnaire au moins pendant dix ans. Nous en avons la preuve tous les jours. Son mari grisonnera, ses enfants grandiront, mais elle sera toujours jeune et charmante.

Il ne s'agit pas, pour obtenir ce résultat, de se badigeonner le visage avec du blanc de perle et du carmin, comme le font ces dames du monde fantastique, ni même de devancer ou de suivre scrupuleusement la mode : non ; mais bien de savoir harmoniser sa toilette avec son genre de beauté et d'éviter, avec le plus grand soin, certains négligés du matin dont quelques femmes, parfaitement élégantes au dehors, osent s'affubler dans leur intérieur.

C'est surtout chez elle, dans la vie intime, que la femme doit chercher à plaire, et il faut si peu de chose pour varier la physiologie! Une simple fanchon coquettement posée, un nœud de ruban, des cheveux légèrement ondulés, un rien enfin, peut faire paraître sous un aspect nouveau et donner un charme de plus.

Les grandes qualités de l'âme, les délicatesses du cœur, la supériorité de l'esprit, sont bien plus attachantes encore quand elles se présentent sous un aspect harmonieux et exquis.

Rien n'est de plus mauvais goût qu'une toilette voyante pour sortir à pied; aussi, la femme qui sait s'habiller se reconnaît-elle toujours à la simplicité de sa toilette. Les étoffes légères et souples, les linons, les mohairs, les organdis, les gazes de Chambéry tiennent toujours la vogue avec les pékins et les toiles unies de couleur tendre. Le crêpe de Chine et la faille sont pour les toilettes habillées.

Pour les hommes, la mode est aux jaquettes boutonnant jusqu'au cou avec un revers imperceptible. Les redingotes se font à une seule rangée de boutons, à la façon des tuniques militaires; les pantalons à la Jean-Jean sont courts et flottent sur le cou-de-pied. Les chemises ont de petits cols cornés, comme le coin d'une carte de visite. Les costumes de fantaisie se font de même nuance, mais dans une gamme de tons différents : marron, vert russe, bleu autrichien. On a une jaquette marron foncé, par exemple, et un pantalon marron clair.

Comme cravate, la vogue est aux jaconas à l'anglaise de toute disposition, aux soies quadrillées, aux grenadines frappées. Toujours beaucoup de fleurs à la boutonnière, mais surtout pour la matinée.

A Londres, le fin du fin est de porter à la boutonnière, le soir, un bouquet aux couleurs des maîtres de la maison chez qui on est reçu. Ainsi, allant chez le maréchal de Mac-Mahon, on porterait un bouquet d'œillets rouges et blancs; chez la princesse de Sagan, on aurait des roses de roi mêlées à du mimosa ou des boutons d'or; chez la duchesse de Bisaccia, on mélangerait l'œillet blanc et le bluet avec une rose rouge au milieu; chez la marquise de Montault, on porterait des fleurs bleues et blanches; chez la duchesse de Gadagne, les roses rouges seraient tout à fait de mise. On connaît maintenant le procédé. C'est le dernier mot de la courtoisie dans l'élégance.

L. S.

VÊTEMENTS DE BAINS DE MER, COIFFURES ET CHAPEAUX

(G. N° 900-923-930)



1. BONNET DE BAINS DE MER.

1. Modèle de bonnet pour costume de bains de mer. Ce bonnet de toile cirée, entouré d'une garniture de sergé plissé, est fermé derrière par une coulisse de ruban de laine.

2. Costume en escot marron picoté de rouge. — Pantalon court, ne dépassant pas le genou, et bordé d'un galon crème. — Blouse à dos plissé, avec col rabattu et manches courtes; tous



2. COSTUME EN ESCOT MARRON.

3. Costume de sergé bleu marine. — Pantalon court, garni de trois galons rouges. — Blouse flottante devant, avec dos coulé et serré à la taille par une ceinture en pareil, dont les pattes se réunissent



3. COSTUME DE SERGÉ BLEU.

les bords sont couverts d'un galon crème, et la taille est serrée par une ceinture de caoutchouc qui tourne derrière en écartant les devants. Cette disposition laisse à découvert un plastron qui forme le milieu du vêtement; ce plastron est plissé dans sa largeur et fixé à l'envers. Un nœud de galon de laine ferme la ceinture sur le côté du plastron; un autre nœud semblable réunit les deux angles du bas de la blouse.



4. SOULIER DE TOILE.

de bandes semblables bordées de galon bleu et ruchées au milieu. Coulisse de même galon noué derrière.



5. BONNET DE TOILE CIRÉE.

au milieu au moyen d'un bouton. Ligne de boutons burgos pour fermer le vêtement, et garniture de galons rouges sur tous les bords, y compris le col marin et les manches courtes. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

4. Soulier de bain en toile écriue, avec semelle de liège ou de corde tressée. Chou et cothurnes en galon de laine rouge.



6. COSTUME DE FLANELLE BLEUE.

5. Bonnet de toile cirée, entouré d'un double rang de bandes semblables bordées de galon bleu et ruchées au milieu. Coulisse de même galon noué derrière.

4. Costume de
de bain de
en toile de
à la mesure de
les coutures d

7. Cou
servent la taille
— Prix du p
Toile de soierie.

11. Gai
11. Collier de toile, comp
cousu, comme le veut la s
après parfaitement le chape

6. Costume de flanelle bleu pâle. — Pantalon court, garni d'une broderie de laine de plusieurs tons giroflée. — Blouse à plastron tout plissé sur le milieu du devant; les côtés de ce plastron sont pris dans les coutures de dessous le bras. Une broderie semblable

11. Chapeau à passe de paille dorée. Forme très-originale, sans fond, et légèrement relevée au milieu devant. Elle est doublée de soie caroubier et bordée d'une blonde blanche qui dépasse derrière.



7. COIFFURE DE SOIRÉE.

devants et serrent la taille au moyen d'une boucle de nacre. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

7. Coiffure de soirée. — Ce genre de coiffure



8. PEIGNE GIRAFE.

Modèles de coiffures en cheveux, de M^{me} B. DE NEUVILLE (48, rue Neuvo-des-Petits-Champs).

à celle du pantalon suit les bords de la blouse, le col et les manches courtes. Deux bouts de ceinture en caoutchouc relient les bords des



9. COIFFURE DE DINER.

Deux plumes lilas, à pointes dorées, s'entrecroisent au sommet. Brides en pareil avec nœud de côté et nœud cache-peigne derrière.



10. COIFFURE DE VILLE.

est entièrement composé de cheveux frisés, disposés vaporeusement et formant tour à tour des nœuds, des coques et des ondulations.

8. Peigne girafe, en écaille ou buffe, pour le chignon.

9. Coiffure de diner. — Modèle entièrement composé de coques et très-léger. — Les coiffures courtes, adoptées pour la ville, sont moins seyantes pour toilette de diner ou de soirée, parcequ'elles n'ont pas la grâce naturelle des coiffures longues; celle que nous donnons est un véritable type de coiffure de diner.



11. CHAPEAU DE PAILLE DORÉE.

10. Coiffure de ville, composée de marteaux et de nattes. Cette coiffure est courte, comme le veut la mode du jour pour les toilettes de ville, et supporte parfaitement le chapeau sans courir le risque d'en être dérangée.



12. CHAPEAU DE PAILLE SANS BAVOLET.

12. Chapeau de paille d'Italie à calotte ronde. Petite passe diadème doublée de satin absinthe. Coques de ruban et cerises en branches. Brides croisant derrière. — Modèles de M^{me} A. Séguin (4, rue des Colonnes).



PLANCHE DG. N° 898. — TOILETTES DE DEMI-

Nouveaux modèles de la Scabieuse (rue de la Paix, 10).

H. JANET) - D
à Paris, les autres modèles, 8



ILETTES DE DEM... (Dessin de M. H. JANET.) - DESCRIPTION, PAGE 338.
de la Saison par de la P...
... : 1^{re} figure, 4 francs; les autres modèles, 8 francs.

CHIFFON

(CONTE. — SUITE.)

VII

Le roi prit un air grave et rêveur, s'étendit à demi sur le divan et dit :

— Tournapoint, pour être plus sûr de ta sincérité, je veux que tu me prêtes le serment solennel de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, comme si tu étais devant une cour de justice.

— Je le jure, dit Tournapoint.

Ce qui ne lui coûta pas beaucoup, car il aurait prêté plus facilement dix-huit grands serments à dix-huit grands rois qu'un seul petit écu à un pauvre homme.

— Commençons par le commencement, reprit le roi. Qu'est-ce que tu penses de la taille de Chiffon?

— Heu! heu! fit Tournapoint.

— Heu! heu! continua le roi en imitant l'accent du chambellan, ce n'est pas répondre. La trouves-tu grande ou petite? Voyons, ne trouves-tu pas qu'elle est trop...

— C'est cela même, Majesté, elle est trop... trop... trop grande pour une naine, et trop petite pour une...

— Enfin, elle ne te convient pas. Voyons, parle franchement. Nous ne sommes pas ici pour faire des compliments à Chiffon.

Ce mot parut décisif au courtisan. Puisque le roi en parlait sur ce ton, il fallait que la jeune fille fût bien mal en cour. Aussi n'eut-il plus d'hésitation.

— Eh bien! oui, sire, s'écria-t-il, j'aurais voulu ménager son amour-propre; mais, après le serment solennel que vous m'avez fait prêter, je me dois tout à la vérité. Chiffon ne me convient pas.

— Pourquoi? demanda le roi.

— Pour mille raisons, sire. La première, c'est qu'elle a tout au plus cinq pieds un pouce. Or, la reine douairière, qui est la plus belle personne de l'univers, ayant cinq pieds quatre pouces de haut, il n'y a qu'une fille mal conformée, mal tournée, rabougrie, nouée, et, pour tout dire enfin, une petite sotte qui puisse se permettre d'avoir cinq pieds un pouce quand son auguste souveraine a trois pouces de plus.

— Bravo! dit le roi en applaudissant. Voilà qui est parlé, ami Tournapoint. Voyons les autres raisons.

— De plus, sire, elle a des cheveux noirs, et je n'aime que les cheveux blonds. C'est la couleur de la reine douairière.

— Bien! très-bien!

— De plus, Chiffon a les yeux bleus. Je n'aime pas ça. Quand on est brune, on doit avoir les yeux noirs. Quand on est blonde, on doit avoir les yeux bleus. Mais jamais on ne doit mêler le noir avec le bleu.

— En effet, dit le roi, c'est un mélange extraordinaire.

— Extravagant, sire.

— Absurde, Tournapoint.

— Et qui m'inspire, Majesté, une certaine... comment dirai-je?

— Une certaine défiance, peut-être...

— C'est cela même : une certaine défiance.

— Oh! dit le roi en riant, tu vas peut-être un peu trop loin, mon ami.

— Sire, c'est mon zèle pour la vérité qui m'emporte. Je soutiendrais mon opinion jusqu'à l'échafaud.

— O noble cœur! reprit le roi. Que n'ai-je cent mille braves gens tels que toi rangés autour de mon trône! Mais, va, continue. Enfin, Chiffon est laide, n'est-ce pas?

— Ma foi, sire, il faut bien l'avouer, quand même elle devrait en avoir du chagrin; elle n'est pas belle, oh! pas belle du tout.

Elle a beaucoup de cheveux, c'est vrai, mais mal arrangés, un front médiocre, des yeux bleus qui ne ressemblent à rien, un petit nez retroussé qui ne signifie pas grand'chose, une bouche assez bien faite si l'on veut, mais qui rit toujours en vous regardant, ce qui est l'indice d'un esprit trop peu sérieux, des joues qui sont plutôt rouges que roses, comme celles de toutes les filles de campagne. Quant au reste, elle n'est ni bien ni mal tournée. Les mains seraient assez jolies, si elles n'étaient pas rouges...

— C'est assez, interrompit le roi. J'ai voulu connaître ton opinion. Je la connais. Cela suffit. Sais-tu maintenant, Tournapoint, ce que je pense de ton jugement?

— Sire, dit le chambellan inquiet, j'espère que Votre Majesté...

— Ma Majesté, continua le roi, est parfaitement contente de ton zèle; et, pour preuve, elle va répondre à ta franchise par une franchise égale.

— Ah! sire, s'écria Tournapoint, effrayé de ce changement de ton, ce n'est pas nécessaire.

— Ce n'est point nécessaire, Tournapoint, mais c'est utile. Il faut apprendre à se connaître soi-même : *Connais-toi*, a dit un Grec, *gnôthi seauton*, Tournapoint, et, si tu n'as pas d'assez bons yeux pour te voir tel que tu es, je vais moi-même te présenter et tenir le miroir. En premier lieu, mon ami, tu n'es qu'une bête...

— Ah! sire, s'écria le chambellan en joignant les mains.

— Un bêtire, Tournapoint.

— Sire, prenez pitié!

— Un animal!

— Sire!

— Un âne de Poitou! Une pie-borgne!

— Sire!

— Un perroquet, un ara du Matto-Grosso!

— Sire!

— Un pélican des marais!

— Grâce, Majesté, grâce!

— Un sot qu'on berne!

— Sire!

— Une huitre! moins que cela, un crabe! moins encore, un cancrelas!

— Ah! sire, dit Tournapoint en se prosternant, détournez de moi votre colère, si vous ne voulez que j'expire, à vos pieds, de douleur d'avoir offensé Votre Majesté sacrée.

— Si tu veux que je te pardonne, répliqua le roi, va d'abord demander pardon à Chiffon.

Tournapoint se précipita de nouveau aux pieds de la jeune fille. — Dis-lui, continua le roi, qu'elle est plus belle qu'un bouton de rose au matin, qu'elle a plus de bon sens qu'on n'en trouverait dans les dix cervelles les plus illustres de mon conseil d'État, et que...

— Sire, dit Chiffon, vous me comblez, mais je n'ai pas besoin des excuses du seigneur Tournapoint. Je n'ai besoin que de rentrer chez moi et de rassurer mon grand-père. Sire, au nom du ciel, laissez-moi partir!

— Eh bien, va, pars! dit le roi en soupirant. Puisqu'il est écrit là-haut que je ne peux pas garder un ami près de moi, va-t-en comme les autres.

Chiffon parut un peu émue de ces paroles.

— Sire, dit-elle, vous m'avez presque sauvé la vie. Je ne suis pas ingrate.

— Tu reviendras? demanda le roi.

— Je ne crois pas, répondit Chiffon. J'ai trop à faire à la maison : la lessive d'abord, le pain, le ménage, enfin, tout; mais vous, qui n'avez qu'à signer au bas des papiers qu'on vous apporte, venez me voir un jour. Mon grand-père vous recevra bien, et Coco vous fera un bon accueil. J'ai du miel excellent. C'est Coco qui l'a cueilli dans la forêt. J'ai de bonne crème. C'est ma vache qui donne le lait. Bonsoir.

Et elle se dirigea vers la porte, suivie de Tournapoint, qui s'était relevé et lui faisait les révérences les plus respectueuses.

Tout à coup, comme elle ouvrait la porte, le capitaine des gardes du corps entra, suivi de deux soldats, et cria d'une voix tonnante :

— Au nom de la loi, Chiffon, je vous arrête comme coupable de lèse-majesté !

VIII

A ces terribles paroles, Chiffon recula de trois pas, et se tournant vers le roi :

— Sire, dit-elle, qu'est-ce que cela veut dire ?

Au même instant, et avant que le roi eût le temps d'ouvrir la bouche, la reine douairière fit son entrée sur la terrasse, accompagnée du premier ministre, d'une foule de chambellans et de domestiques.

Elle s'avança de l'air le plus majestueux du monde, car elle avait, quand il lui plaisait, toute la majesté de Junon, reine des dieux immortels (ou du moins ses courtisans le disaient et le lui faisaient croire) ; elle toucha de son sceptre d'or enrichi de diamants le bras de la malheureuse Chiffon, et, la désignant à un grand homme noir, coiffé d'un capuchon rouge, qui se tenait debout derrière elle et portait une hache au tranchant aiguisé :

— Qu'on lie les mains de cette scélérate, dit-elle, et vous, Torterue, faites justice.

Aussitôt les deux soldats voulurent saisir Chiffon ; mais celle-ci se réfugia derrière le divan du roi qui se leva très-ému, et s'écria :

— Je la prends sous ma protection. Ou'a-t-elle fait ?

A cette question, la reine douairière rougit de colère.

— Mon fils, dit-elle, est-ce que vous oseriez donner raison à une étrangère contre moi ?

— Non, certes, dit le roi ébranlé, mais...

— Suis-je femme à commettre quelque injustice ?

— Je ne crois pas ; mais...

— N'ai-je pas toujours en vue l'intérêt de l'État et le vôtre ?

— J'en suis persuadé, mais...

— N'ai-je pas toujours veillé avec un dévouement sans égal sur les jours de Votre Majesté ?

— Sans doute, mais...

— N'ai-je pas rempli pendant dix ans les pénibles fonctions de régente, sacrifiant mon repos, mon bonheur...

— Eh ! oui, Majesté, j'en conviens, dit le roi ; mais...

— Eh bien ! ayez encore une fois confiance en moi, mon fils, et livrez-moi cette petite misérable...

— Qu'en voulez-vous faire ?

— Je veux qu'on lui coupe le cou dans trois minutes.

— Quel est mon crime ? demanda Chiffon épouvantée.

— Ton crime, petite malheureuse ! s'écria la reine d'une voix éclatante, ton crime !... C'est d'avoir calomnié mon fils le prince Massakran en l'accusant de conspirer et d'aspirer au trône ; c'est d'avoir accusé le premier ministre, ce vénérable vieillard ici présent, dont les cheveux ont blanchi au service de la dynastie... Au reste, je suis bien bonne de te donner des raisons. Les rois ne doivent rendre compte de la vie de leur sujets qu'à leurs consciences et à Dieu.

— C'est l'ordre même de la divine Providence, dit le premier ministre d'une voix profonde et caverneuse.

Ce premier ministre avait l'air du plus vénérable vieux coquin qui fût sur la terre habitable. Il ne parlait jamais que de l'intérêt public, de l'honneur, de la patrie, de la vertu, du devoir, de la bienfaisance, de la clémence, de l'humanité. A l'entendre, on l'aurait pris pour un saint. Au fond, c'était un parfait scélérat et le complice de tous les crimes de la reine douairière.

Le roi le regardait avec anxiété, car, d'un côté, il lui paraissait

bien dur de laisser couper la tête à Chiffon ; mais, de l'autre, il n'osait déplaire et désobéir à la reine douairière.

— Voyons, dit-il, ne pourrait-on pas essayer un accommodement ? Supposons que Chiffon soit coupable...

— Supposons !... dit la reine douairière en fureur. Supposons !... Depuis quand, mon fils, avez-vous pris l'habitude de supposer que je dis la vérité ?

— Madame, interrompit le ministre d'un ton conciliant, la langue de Sa Majesté le roi a fourché. Cela peut arriver aux plus grands monarques. Sa Majesté veut dire que Chiffon est coupable ; mais elle veut aussi sans doute, dans sa clémence inépuisable, faire grâce à cette jeune scélérate de quelqu'un des accessoires du supplice. Tout à l'heure, par exemple, monsieur le grand-juge, dont l'équité sévère ne connaît aucun adoucissement, proposait de faire arracher la langue avant de faire couper la tête...

— Arracher la langue ! s'écria Chiffon. Qu'est-ce que j'ai fait ? On parlait à côté de moi ; j'ai entendu sans le vouloir. Est-ce ma faute ? Pour m'en punir on m'a jetée à l'eau ; une loutre m'a ramenée au rivage. Est-ce ma faute ? Devais-je me laisser noyer sans rien dire ? Arrivée ici, je ne demandais qu'à m'en aller. On m'a interrogée. Monsieur le grand-juge m'a dit obligeamment qu'on ne jetait pas les gens sans motif dans la rivière, et que sans doute je l'avais bien mérité. Moi, voyant cela, pour me justifier, j'ai raconté ce que je savais. Est-ce ma faute ? Si l'on ne voulait pas m'entendre, il ne fallait pas m'interroger. Tout le monde me menace ou me tourmente ici. Le prince Massakran m'a voulu noyer. Monsieur le grand-juge voulait me mettre en prison. Madame la reine veut me couper le cou. Ce nigaud de Tournapoint me dit que je suis laide... Ah ! tenez, j'ai assez de vous, et je ne demande qu'à retourner dans les bois avec mon grand-père Tapedru, et mon ami Coco, car ici je ne suis arrivée que depuis une heure et déjà tout le monde me déteste et veut me faire mourir.

Ce discours émut jusqu'aux larmes le roi, qui n'était pas un méchant garçon, loin de là, mais qui ne savait ni se faire obéir ni vouloir la même chose pendant six minutes de suite. Il dit d'un ton assez ferme :

— Chiffon, tu m'oublies. Les autres te détestent peut-être, mais moi, je suis ton ami et je te défendrai contre n'importe qui ; et, ajouta-t-il en s'animant peu à peu, en regardant assez fièrement le premier ministre et le grand-juge, si quelqu'un veut te couper la langue ou la tête, par le Dieu vivant, c'est celui-là qui perdra la tête ou la langue !

— C'est parlé, cela ! dit Tournapoint. Vive le roi !

La moitié de l'assemblée répéta ce cri avec enthousiasme.

Mais un regard terrible de la reine douairière imposa silence à Tournapoint.

— Peste ! pensa-t-il. Je me suis trop pressé de crier.

Mon fils, dit la reine douairière en se tournant vers le roi, il est nécessaire de faire un grand exemple. Si vous permettez qu'on calomnie impunément les plus grands personnages, tout est perdu, le respect, l'ordre, l'autorité, la bienséance...

— La justice, ajouta le grand-juge.

— Et la monarchie, acheva le premier ministre.

— Je n'entends rien à tout cela, dit le roi. Je veux que Chiffon soit libre, et Chiffon sera libre. C'est un point résolu.

— Mon fils, dit la reine douairière, vous perdez le respect... Le feu roi votre père...

— Madame, mon père faisait sa volonté, et moi, je veux faire la mienne. Viens avec moi, Chiffon.

Et il la prit par la main, en faisant signe aux courtisans de s'écarter.

Chiffon se crut sauvée.

Tout à coup un grand bruit de tambours et de trompettes retentit dans la ville. On entendit crier : Vive le roi ! Vive Massakran ! Vive le père du peuple !

Puis une troupe de cavaliers traversa le pont-levis, s'engagea sous la poterne, et par une rampe en pente douce s'avança au trot sur la terrasse.

En tête était le fier Massakran, couvert d'une magnifique cuirasse en or massif qui réfléchissait les rayons du soleil couchant. Derrière lui cent cavaliers, admirablement montés sur des chevaux barbes ou turcomans, mirent pied à terre à l'exemple de leur chef.

Alfred ASSOLLANT.

(La suite au prochain numéro.)

LES DEUX FRÈRES

(NOUVELLE.)

C'était au plus fort de l'insurrection des cipayes, en 1857. Un groupe de fugitifs s'était arrêté sur les bords de la Jumma, affluent du Gange. Quelques jours auparavant, la révolte avait éclaté dans leur cantonnement. La plupart des officiers, presque toute la population européenne avaient succombé. Les survivants s'étaient alors enfuis dans les forêts et les jungles, suivis à la piste par les indigènes. Arrivés sur les bords de la rivière, ils découvrirent par bonheur deux barques dont ils s'emparèrent, les êtres incapables de combattre, femmes et enfants, prenant place dans l'une, les hommes s'installant dans l'autre à l'arrière, prêts à recevoir le choc de l'ennemi si ce dernier se présentait.

L'attaque prévue eut lieu en effet, et, pendant qu'une lutte acharnée s'engageait derrière elle, la première embarcation remontait à force de rames le courant. Elle dut s'arrêter devant un rapide et les fugitifs descendirent sur la rive. Aucun bruit ne troublait la solitude de la plaine, mais dans le lointain on apercevait la fumée des incendies. Les malheureux tremblaient d'être découverts et les mères, dans une attente anxieuse, serraient leurs enfants dans leurs bras.

Soudain on entendit le galop d'un cheval et bientôt un cavalier apparut.

Sa taille était élevée, son teint basané, sa chevelure d'un noir d'ébène; mais ses traits, sauf la couleur de la peau, rappelaient le type européen. Le caractère de la race anglaise et ceux de la race indigène se mêlaient sur son visage; c'était évidemment un de ces *half-cast*, ou sang mêlé, issus d'un père étranger et d'une mère hindoue, et qui étaient frappés d'un stigmate indélébile aux yeux des conquérants, et par eux impitoyablement repoussés.

Le cavalier avait aperçu les Anglaises et il venait leur offrir l'hospitalité. Elles hésitaient; mais sur la promesse que des émissaires seraient envoyés à la recherche de leurs parents, de leurs maris, qui montaient la seconde barque, elles se décidèrent.

Elles arrivèrent bientôt à une vaste habitation masquée par d'épais massifs. Tout de suite on voyait que le goût d'un européen avait présidé à sa construction, quoique la véranda, les longues galeries, les ouvertures disposées pour laisser circuler l'air et préserver des ardeurs d'un soleil dévorant eussent été parfaitement adaptées au climat.

Une femme présentant un charmant spécimen de la grâce et de la beauté hindoues était sur la porte, regardant jouer ses enfants. Le *half-cast* lui adressa quelques mots dans la langue indigène. Alors, accourant, elle s'empara des fugitives et disparut avec elles dans l'intérieur de l'habitation.

Quand elles revinrent, sous les vêtements qui rempachaient leurs haillons, la pâleur de leur visage rappelait seule les privations et les fatigues de leur douloureuse odyssée. Le *half-cast* les attendait auprès d'une table élégamment servie. Il faisait une soirée magnifique, une de ces soirées de l'Inde dont nous n'avons pas l'idée sous nos climats. La brise apportait les senteurs pénétrantes des fleurs et des aromates, le bulbul et le trivala semaient

l'air de leurs notes harmonieuses. Mais les Anglaises, préoccupées du sort de leurs compagnons, ne songeaient guère aux beautés de la nature et, quoique mourant de faim, elles avaient à peine la force de prendre quelque nourriture. Seuls, les enfants, avec l'insouciance de leur âge, faisaient honneur au repas.

Le maître de la maison cherchait à relever le courage de ses hôtes. Et tout en parlant, il regardait avec attention une des Anglaises d'une beauté et d'une distinction rares. Un portrait d'homme qu'elle portait en broche attirait surtout ses regards; la jeune femme s'en aperçut et dit au *half-cast*, les yeux humides de larmes :

— C'est mon mari, le colonel Sampson, aux prises en ce moment encore peut-être avec les cipayes. Ah! que n'est-il déjà ici pour presser la main de notre sauveur!

— Si le colonel Sampson était ici, répondit le métis, il ne s'abaisserait pas à presser ma main.

— Oh! monsieur, la reconnaissance....

— La reconnaissance ne saurait combler la distance qui sépare un baronnet d'un *half-cast*.

Il prononça ces mots avec une profonde amertume.

— Celui-là, poursuivit-il, ne saurait avoir d'illusions, qui a vu un frère lui fermer ses bras et le repousser loin de lui. C'est étrange, n'est-ce pas? et cependant tous vos compatriotes vous diront que ce dernier avait raison; que mon père, en se remarquant avec une Hindoue qui, par sa naissance aussi bien que par les qualités du cœur et l'esprit, pouvait cependant marcher de pair avec les plus grandes dames de notre pays, légua à son second fils une tâche ineffaçable. C'est pour échapper à l'ostracisme dont j'étais frappé, que je me suis réfugié dans cette solitude. J'aurais tort de me plaindre, puisque j'ai trouvé ici le bonheur auprès d'une femme qui, suivant l'expression du poète indien, donne à mes années la rapidité d'un jour, au milieu de mes enfants, dont l'affection suffirait pour me faire oublier l'univers entier. Et cependant, en songeant à ceux qui m'ont si dédaigneusement repoussé, plus d'une fois j'ai souhaité....

Il s'arrêta. Bien que ces paroles eussent été prononcées avec l'accent de la tristesse, non de la haine, néanmoins lady Sampson ne put s'empêcher de tressaillir.

Elle allait répondre, lorsque la porte s'ouvrit pour donner passage à un officier d'une figure martiale, dont le front saignait d'une récente blessure. C'était le colonel qui seul avait survécu au combat de la journée et qu'un émissaire du *half-cast* était parvenu à trouver.

Il serra tendrement son fils dans ses bras et se jeta dans ceux de sa femme.

— Remerciez monsieur, à qui nous devons le moment de répit dont nous jouissons, dit celle-ci.

Le colonel se retourna, mais s'arrêtant brusquement :

— William! mon frère, dit-il.

— Votre frère! murmura lady Sampson, avec une expression d'effroi, lui qui parlait tout à l'heure.... Ah! dites-moi, monsieur, que votre pensée n'était point à la vengeance....

— A la vengeance? dit le colonel. Se venger! Vous venger, William! Ah! de moi, soit, vous en avez peut-être le droit; mais de ma femme, mais de mon enfant!

Le *half-cast* devint tout pâle.

— C'est qu'il le croit! s'écria-t-il, comme si un homme comme moi ne pouvait éprouver que des sentiments indignes d'un gentleman. Détrompez-vous, colonel, milady ne m'a pas compris. Oui, j'ai voulu avoir ma revanche, et cette revanche que j'ai si ardemment souhaitée, je crois bien que je la tiens. Vous m'avez repoussé, dédaigné, méprisé, eh bien, tant pis pour vous, car sans moi vous étiez tous perdus et je vous sauve. Bonsoir, monsieur, et allez reposer en paix, nous, nous veillerons.

Le lendemain, le colonel Sampson se promenait sur la terrasse, triste, préoccupé. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, poursuivi

par la pensée de son frère qui s'était montré si noble, si fier, si grand. En ce moment, un nuage de poussière lui annonça dans le lointain l'approche de quelques cavaliers lancés au galop; il reconnut bientôt l'uniforme anglais. C'était un détachement de la garnison la plus rapprochée qui, prévenu par William, s'empressait d'accourir.

Celui-ci accueillit les nouveaux venus avec la grandiose hospitalité de l'aristocratie britannique, mais il ne se départit pas de la flegmatique impassabilité qu'il s'était imposée, et, quand on lui parla des distinctions par lesquelles la reine ne manquerait sans doute pas de reconnaître ses services, il se borna à s'incliner froidement.

Au moment où le colonel allait s'éloigner avec ses compagnons d'armes :

— William, dit-il au *half-cast*, hier soir vous avez pris sur moi l'avantage, à mon tour de le reprendre ce matin. Le devoir m'appelle à de nouveaux combats, je ne sais ce que l'avenir me réserve, que ferais-je de ma femme et de mon fils? Je les laisse à votre garde et je pars tranquille.

— C'est bien, dit simplement William.

Le terme de cette épouvantable guerre était arrivé. Le colonel, qui avait prodigué les actes du plus brillant courage, obtint de la faveur du gouverneur une distinction flatteuse pour son frère; il s'empressa de la lui apporter, mais le *half-cast* parut peu sensible à cet honneur.

— Soit, se dit-il, tu me tiens rigueur et tu as raison, mais je saurai bien trouver le moyen de t'attendrir et de te vaincre.

La femme du colonel Sampson avait retrouvé sous les ombrages de l'habitation tout l'éclat de sa santé et de sa beauté; elle s'était prise d'une affection passionnée pour la jeune Hindoue, son fils avait une fraîcheur de coloris inaccoutumée, le bonheur se reflétait sur ses traits.

Un soir, ils étaient tous réunis sous la vérandah et causaient du passé en se laissant bercer par les vagues harmonies des bois. Le colonel prit son fils d'une main, de l'autre le fils aîné du *half-cast*, et les tint ainsi rapprochés; puis, s'adressant au premier :

— George, le temps que vous avez passé dans cette demeure ne doit jamais s'effacer de votre mémoire; souvenez-vous que vous y avez trouvé un frère, et que, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, votre cœur doit lui être toujours ouvert. De loin comme de près, vous ne devez cesser de vous aimer, les mêmes sentiments doivent vous lier à jamais; mes enfants, embrassez-vous.

Il se tourna alors vers le *half-cast*.

— J'ai parlé à mon fils : tiendrez-vous au vôtre un langage différent, lui direz-vous que mes désirs ne sont pas les vôtres?

— Non, répondit William, subjugué cette fois et ému jusqu'aux larmes, non, je ne vous démentirai pas. Qu'ils soient donc frères comme nous le sommes nous-mêmes et donnons-leur l'exemple.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre : ce fut le commencement d'une intimité que rien ne devait altérer dans la suite.

LOUIS COLLAS.

LES PAROLES D'OR

Que votre familiarité ne soit jamais offensante. Il y a pour les bons cœurs une politesse de sentiment dont la douceur coule de source, et qui se mêle naturellement aux charmes de l'égalité.

MARMOTEL.

Le moyen le plus sûr de plaire est l'oubli constant et presque total de soi-même, pour ne s'occuper que des autres.

MONCRIF.

L'EXPOSITION ET LA MODE ¹

Les grands événements ont toujours eu une influence sur la mode. La bataille de Steinkerque a fait inventer une cravate, la cravate à la Steinkerque. La révolution française n'a pas seulement aboli les préjugés, elle a aboli du même coup les paniers et la poudre. La Révolution de 1830 a fait définitivement adopter par les hommes le costume noir. Ces quelques faits très-connus et très-saillants démontrent assez l'influence des grandes actualités sur le costume.

Il était donné à l'Exposition universelle de 1878 de faire aussi une révolution dans les toilettes féminines.

Depuis deux ou trois ans, la mode était aux robes collantes, aux robes fourreau garnies cependant d'une longue traîne.

Je n'ai point à discuter les défauts et les qualités de ce modèle, que les uns trouvaient fort agréable et les autres assez inconvenant.

La robe fourreau a fait son temps. La robe à traîne n'est plus. L'Exposition a changé tout cela.

Aller à l'Exposition avec une robe à traîne, c'était offrir aux maladroits une occasion trop facile de mettre les pieds dessus. Cette robe n'était évidemment pas pratique pour se promener au milieu d'une foule. Elle devenait une préoccupation de tous les moments. Au lieu de regarder les vitrines, nos élégantes étaient obligées de veiller attentivement à la conservation de leur toilette.

De plus, la température n'était pas favorable à cette mode. Quand il pleuvait, la traîne, dont la fonction naturelle est de trainer, faisait une concurrence déloyale aux balayuses municipales. Cela était si vrai qu'on avait imaginé un petit volant plissé en lingerie qui bordait intérieurement la traîne et qui portait franchement le nom de balayeuse.

Quand il faisait beau, quand le soleil donnait ferme, on était obligé d'arroser le parquet des galeries de l'Exposition. Nos élégantes étaient donc continuellement obligées de porter leur traîne.

Comme la mode est logique, malgré ses apparentes excentricités, elle s'est pliée aux exigences de la situation.

Au lieu de la robe collante et traînante, on a adopté le costume court, un peu large.

On ne voit plus maintenant à l'Exposition que des robes dans le genre de celles-ci :

Costume court en faille mauve; au bas de la jupe, des petits plissés de valenciennes et de la faille mauve; sur le corsage, fichu de linon blanc garni de haute valenciennes. Chapeau avec couronne de lilas.

Robe courte en linon bleu pâle; au bas, un grand volant bordé de dentelle blanche; corsage ouvert, avec un bouquet d'œillets grenats près de l'épaule. Chapeau garni d'une grande plume bleue et d'une touffe d'œillets grenats.

Polonaise sur demi-panier en foulard blanc broché, garni de hautes valenciennes; jupe courte en même étoffe à deux volants également garnis de valenciennes. Chapeau de paille blanche, couvert de plumes blanches.

Robe courte en linon vert excessivement pâle, ce qu'il faut juste pour ne pas paraître blanc, garnie d'une profusion de dentelles blanches; bouquets de pensées au corsage. Chapeau garni de pensées.

Costume court en batiste rose pâle, garni de valenciennes. Chapeau Marie-Antoinette doublé de velours grenat; le dessus couronné d'œillets roses et rouges.

¹ Cet article est emprunté au *Bulletin français*, journal officiel du soir. Nous avons pensé qu'on ne le lirait pas sans quelque intérêt.

Robe courte, robe courte, robe courte. On ne sort pas de là. Bien entendu, je ne parle ici que des robes françaises; car les étrangères ont apporté ici des costumes ayant un caractère tout différent. Les Anglaises et surtout les Américaines portent notamment, les jours de pluie, de vastes ulsters à collets, qui sont évidemment très-pratiques, mais auxquels la faveur des Parisiennes ne me paraît pas devoir s'attacher.

GRIMAUD.

LA MODE EN RELIEF

Sous ce titre: *La Mode en relief*, nous avons créé une publication qui réalise le difficile problème de présenter une toilette sous toutes ses faces à la fois. C'est une figurine coloriée qui se tient debout, porte avec soi sa description, et dont les contours soigneusement découpés offrent l'aspect réel de la personne habillée. Rien de plus utile et de plus pratique.

Nous ferons paraître chaque mois une de ces figurines dessinées par Emile Préval, un des maîtres de la mode. Celle de ce mois représente un type de costume court de ville, d'Exposition ou de voyage.

Le prix de chaque figurine est, dans nos bureaux, de 2 fr. 50. Pour en recevoir un exemplaire franco, en France et à l'étranger, il suffira d'adresser à MM. Ad. GOUBAUD ET FILS, éditeurs de *la Mode en relief* (3, rue du Quatre-Septembre, à Paris) la somme de 2 fr. 75 en un mandat postal ou en timbres-poste. Aucune expédition ne peut être faite contre remboursement. On peut s'abonner d'avance pour autant de mois qu'on le désire, en envoyant autant de fois 2 fr. 75 que l'abonnement devra compter de mois.

Ad. G. ET FILS.

REVUE DES MAGASINS

Si la *Scabieuse* réussit admirablement tous les modèles qui sont du ressort de la confection et du costume, il faut convenir aussi que ce qui touche plus particulièrement à la question du deuil y est traité de main de maître, puisqu'elle en a fait sa spécialité la plus importante. Cette maison s'est surtout organisée dans ce but; ses magasins sont des mieux assortis en tissus noirs et fantaisies demi-deuil; enfin, les étoffes qu'elle emploie sont généralement sa propriété exclusive, c'est-à-dire qu'on les chercherait en vain ailleurs. Quant aux salons de costumes, confections et modes, ils sont en mesure de réaliser tous les désirs et de satisfaire à tous les goûts, grâce à la multiplicité et à la bonne tournure des modèles qui s'y trouvent exposés. Ajoutons, pour celles de nos lectrices qui ne le sauraient pas, que la *Scabieuse* se charge, sur une simple indication de parenté, d'organiser un deuil complet, non-seulement pour la famille, mais encore pour la maison, c'est-à-dire les domestiques. Elle est tout à fait au courant de la question et sait infiniment mieux que la plupart des femmes quelles sortes de tissus il faut porter dans telle ou telle circonstance.

On trouve en ce moment à la *Scabieuse* de délicieux costumes de voyage, des confections de même nature et de gracieux chapeaux ronds; le tout dans les meilleures conditions de confort et d'élégance. Ces objets se ressentent du milieu dans lequel ils ont été créés et des personnes auxquelles on les destine.

— La maison BESSON, aux *Galleries de Choiseul* (rue Neuve-des-Petits-Champs, 36), se recommande particulièrement par son beau choix de passementeries, boutons et garnitures de robes et confections. On a déjà pu en juger par les renseignements que nous avons précédemment fournis. C'est là qu'on trouve de première main la nouveauté dans son expression la plus vraie. Citons entre autres la frange drapée qui se compose d'un rideau de soie de couleur, formant double jupe, c'est-à-dire deux rangs l'un sur l'autre, le tout mélangé de muguet. On ne peut rien voir de plus brillant. — Voici encore une autre frange peu connue, à tête grillée et très-haute; elle est en soie gris perle et couverte d'un semis de petites coquilles avec glands multicolores, le tout terminé par une frange grise.

La maison des *Galleries de Choiseul* est parfaitement organisée en ce qui concerne ces belles bandes brodées blanches ou de couleur, lesquelles sont aujourd'hui le complément de tout costume de toile. La guipure russe, avec ses broderies de couleur, s'est maintenant si bien implantée dans le domaine du costume, qu'il n'y a plus qu'à s'incliner; n'oublions pas que M. Besson en a composé de très-importants assortiments.

Les écharpes et fichus en filet de soie, avec franges de lacet gaufré, sont

le succès du jour; il n'est pas une jolie femme qui n'ait immédiatement adopté l'un ou l'autre de ces modèles. Ce filet on ne peut plus maniable se prête à tous les caprices: tantôt jeté sur les épaules de manière à les entourer de ses plis, tantôt posé sur la tête qu'il enveloppe gentiment, il reste toujours élégant et gracieux.

Nos lectrices feront bien de prendre bonne note de la belle collection de rubans que possède la maison des *Galleries de Choiseul*, qui les fait venir directement de Saint-Etienne. On trouve rue Neuve-des-Petits-Champs, 36, non-seulement les qualités courantes de faille, de satin et de moire, mais encore de superbes brochés et les modèles qu'on admire à l'Exposition universelle.

— Le corset «bains de mer» de M. DE PLUMENT est maintenant passé dans les habitudes élégantes de toutes les jolies baigneuses; aussi croyons-nous devoir dire un mot des mérites très-réels que présente ce modèle ingénieux. Parmi nos lectrices, il en est de nouvelles qui ne savent peut-être pas quel succès a de toutes parts accueilli le corset «bains de mer» lors de sa création, l'an dernier.

Ce gentil modèle se compose de bandelettes de laine rouge ou blanche, disposées en claire-voie, avec des bandes transversales de même étoffe pour relier le tout; en outre, le devant est formé d'un petit plastron-cuirasse de laine assortie, complètement troué de petits oeillets; enfin, deux pans de ceinture se croisent derrière pour venir s'agrafer sur le devant de la taille. L'avantage de ce corset saute aux yeux; suffisamment baigné pour soutenir convenablement le buste, il est établi de telle façon que l'eau ne peut séjourner dans le corset, grâce à la multiplicité de ses ouvertures. Le prix de ce modèle est de 25 francs qu'on doit adresser en un mandat au nom de M. de Plument (33, rue Vivienne), en même temps qu'on lui en fait la demande.

Toute la jolie série de jupons blancs que cette maison a créés cette année et dont nous avons rendu compte dernièrement a été accueillie avec la plus grande faveur. Jupon court, jupon à traine mobile, jupon *Directoire*, ces modèles font maintenant partie du trousseau de toute femme élégante. Le jupon blanc est, pour ainsi dire, la poésie de la toilette; il ne faut donc rien négliger sous ce rapport pour la rendre attrayante.

Il y a toujours beaucoup de monde devant la vitrine de M. de Plument à l'Exposition universelle (classe 37); il n'est guère de visiteuses qui ne veuillent savoir à quoi s'en tenir sur le fameux corset d'or et ses brillants acolytes.

SPÉCIALITÉS

Cosmétiques par-ci, cosmétiques par-là, cold-cream et eaux de toilette de toutes sortes, on n'a plus aujourd'hui que l'embarras du choix pour entretenir la peau dans un état de santé et de beauté satisfaisant. L'embarras augmente même chaque jour en raison des nouveaux produits. Pour nous, nous aimons à rester fidèle à nos anciens dieux, et le *lait antéphélique* de CANDÈS possède pour cette raison toutes nos préférences; son succès de si longue date est d'ailleurs un éclatant éloge et une garantie irrécusable.

Quand on est aux bords de la mer, à la campagne, en voyage, partout enfin, il est bon d'avoir à sa portée un flacon de *lait antéphélique*. Se trouve-t-on piquée par un insecte, ce liquide annule le venin, empêche l'enflure et efface la rougeur. Enfin, le *lait antéphélique* coupe la crudité de l'eau et, à ce point de vue encore, est on ne peut plus précieux à la campagne pour les soins de la toilette.

Adresser les demandes à M. Candès (26, boulevard Saint-Denis) en lui envoyant le montant du flacon, qui est de 5 francs.

— Chaque visite qu'on fait à l'Exposition universelle montre la voie de progrès général dans laquelle l'industrie est entrée.

Au groupe de la parfumerie, par exemple, la preuve est fournie par la *crème Simon* et la *poudre Figaro*, deux cosmétiques qui concourent puissamment aujourd'hui à l'entretien de la beauté. L'un, comme cold-cream, donne une fraîcheur et une santé incomparables à la peau, car la *crème Simon* est à base de glycérine, et la présence seule de cet agent bienfaisant dispense de tout autre détail. La *poudre Figaro*, en guise de veloutine, est le complément obligatoire de la *crème Simon*; ajoutons qu'elle donne au teint l'éclat des jeunes ans.

Vente en gros: à Lyon, maison SIMON, rue de Lyon, 83; à Paris, rue de Provence, 36, ainsi que chez les principaux parfumeurs.

M. D'A.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.